

**M. Gardini (éd.), *Nelle trame del mito – Processi mitopoietici e traduttivi nelle letterature straniere*, Mimesis coll. “Eterotopie”, Milano-Udine 2021.**  
**F. Scotto (éd.), *Traduzioni esemplari e saggi storici sul tradurre dal Romanticismo a oggi*, Cisalpino, coll. “Saggi CISAM”, Milano 2021.**  
(Revu par Amedeo Galbusera, Università degli Studi di Bergamo)

«Au commencement était la fable» : Paul Valéry tire cette phrase – en remplaçant «le verbe» par «la fable» – du célèbre incipit de l’Évangile selon Saint-Jean afin d’expliquer le rapport capital entre l’homme et la narration. Une pratique atavique et presque innée, qui jaillit du besoin intemporel de communiquer, de s’exprimer. Et pourtant, depuis la nuit des temps, à la base de ce simple geste se cache une nécessité encore plus impérieuse : se comprendre. Des besoins si étroitement et intimement liés, qui traversent les millénaires, et que nous ressentons toujours, même au XXI<sup>e</sup> siècle. Des enjeux propres aux hommes, qui hantent les époques, et qui restent intacts malgré le temps qui passe.

Le mythe et la traduction ont été deux réactions face à ces nécessités. Deux pratiques apparemment distantes et pourtant strictement connectées, qui se ressemblent et s’assemblent depuis l’aube des temps, car en définitive toutes les deux permettent de s’exprimer et de se comprendre.

Voilà la clé de voûte imaginaire qui pourrait lier – au risque d’être simpliste – l’ouvrage dont FABIO SCOTTO est l’éditeur, *Traduzioni esemplari e saggi storici sul tradurre dal Romanticismo a oggi* (Cisalpino, Milano 2021) et l’ouvrage dont MICHELA GARDINI est l’éditrice, *Nelle trame del mito – Processi mitopoietici e traduttivi nelle letterature straniere* (Mimesis, coll. “Eterotopie”, Milano-Udine 2021); dans les deux cas, les contributions de différents auteurs sont réunies. Dans le premier, un riche parcours à travers plusieurs littératures et plusieurs langues est mis en place, afin de donner un consistant aperçu du vaste monde des théories et des pratiques traductologiques. Dans le deuxième, l’analyse est axée sur les re-sémantisations des mythes dans les littératures à travers le monde. Néanmoins, le rapport avec la traduction (et donc avec le premier ouvrage) est déjà explicité dans le titre.

À travers douze contributions de différents auteurs et 255 pages, l'ouvrage dont Gardini est l'éditrice explore le tissu de cosmogonies et mythopoïèses dont le fil de trame et le fil de chaîne sont arrivés jusqu'à nos jours. Ces narrations, malgré l'origine communautaire (souvent incertaine) et les innombrables variations, ont réussi à traverser les siècles, tout en s'enrichissant, au fur et à mesure, de nouveaux éléments et de nouvelles significations. Si elles ont réussi cet exploit, c'est parce qu'elles ont su s'adapter aux différentes sociétés et aux différents milieux qu'elles ont traversés, et parce qu'elles ont su hybrider et féconder les nombreuses cultures sans rien perdre de leur contenu.

Telles sont les prémisses de l'introduction de l'éditrice, et tel est également le point de départ de l'ouvrage, qui se propose d'observer de quelle manière les mythes se recontextualisent et resémantisent, et surtout de reconstruire la façon dont ils ont proliféré dans toutes les littératures, jusqu'à celles qui nous sont contemporaines.

Les essais suivent un parcours minutieusement soigné, qui s'ouvre avec la contribution d'ALFREDO VISCOMI, qui entreprend une étude des origines et des migrations du mythe de Narcisse de la culture grecque antique envers la culture romaine. Il distingue les différentes versions du mythe circulant dans la période classique, outre l'incontournable version des *Métamorphoses* d'Ovide : malgré des variations, toutes ces versions ont en commun la proverbiale beauté de Narcisse et la célèbre scène le voyant admirer son visage dans l'eau limpide. Des indices qui prouvent que, malgré les quelques dissemblances, les caractéristiques fondamentales d'un mythe survolent les réécritures et les différentes versions, et qu'elles restent invariées au fil des millénaires. C'est à partir de cette idée même que FRANCESCA GUIDOTTI enquête sur les parcours mythologiques dans le très connu *Frankenstein* de Mary Shelley, où elle entrevoit bon nombre de mythes sous-jacents, tels que la *Théogonie* d'Hésiode (et plus spécifiquement de la *Titanomachie*, dont il serait une «réinterprétation romantique»), ou le mythe de Prométhée. Tous ces mythes sont mis en dialogue entre eux, et avec *Le Prométhée délivré* de son mari Percy Bysshe Shelley. Ces mythes étant réunis dans un seul et même ouvrage, *Frankenstein* représenterait alors un «mythe de la modernité», un palimpseste constamment réécrit, fortement enraciné dans le passé et pourtant largement tourné vers le futur : un message venant du passé, qui sait s'adapter à l'actualité. Une même surprenante idée d'actualité qui inspire également la détaillée analyse que RAUL CALZONI conduit à partir du texte fondamental d'Adorno et Horkheimer *Dialectique de la raison* et à partir de leur lecture du mythe d'Ulysse en tant que paradigme de l'individu de la société bourgeoise occidentale

– voire en tant que métaphore du capitalisme moderne. L'influence de cette vision est décelable dans bon nombre de pièces théâtrales contemporaines : Ulysse est étonnamment transformé en consommateur lambda d'un banalissime supermarché dans la pièce de 2010 *Der elfte Gesang nach Homer* de Roland Schimmelpfennig – dont Calzoni analyse la modernité et les multiples significations.

Le dramaturge allemand a donc eu le mérite de revitaliser un mythe, tout en le rendant plus accessible pour un public contemporain, sans rien modifier des caractéristiques fondamentales de l'intrigue ou des personnages. Le même mérite qu'auraient, selon FRANCESCA MAZZELLA, certains auteurs français modernes et contemporains, qui réussissent également l'exploit d'une actualisation du mythe d'Électre, l'enrichissant de nouvelles acceptions et références, notamment psychologiques, féministes et religieuses. Jean-Paul Sartre s'en sert pour critiquer le gouvernement de Pétain, Jean Anouilh pour faire des observations sur la violence et la vengeance, alors que Simon Abkarian, complexifie le personnage d'Électre ainsi transformée en icône de la vengeance et du martyr à la fois : d'interminables manières de lire un même mythe, de se faire métaphore d'une infinité de sens et de montrer la versatilité d'un personnage immortel. Il en va de même pour le mythe d'Icare, dont MARINA BIANCHI montre les multiples re-sémantisations et les nombreuses influences, aussi bien dans la poésie que dans le genre narratif. Par le biais d'un dense parcours dans la littérature espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, elle met en évidence que ce mythe, dans les œuvres d'auteurs tels que Lope de Vega, Conde de Villamediana, Rafael Alberti ou bien Vicente Huidobro, s'éloigne considérablement de l'original ovidien. Il en résulte un personnage multiforme, qui se prête à de multiples lectures : le vol, la liberté et la lutte au franquisme en sont seulement quelques exemples. Presque un pont entre différentes époques et différentes significations, si lointaines et pourtant si étroitement associées, même à plusieurs siècles d'écart. Néanmoins, le mythe devient parfois non seulement un pont entre différentes époques, mais aussi entre différents arts et différents supports. C'est ce que semble confirmer la remarquable recherche d'ERMINIO CORTI, qui montre la transmédialité et la reprise de certains mythes classiques de la part des poètes contemporains Rubén Darío et Julián del Casal. En particulier, ce dernier se laisse inspirer par les œuvres du peintre français Gustave Moreau, qui représentent des personnages du monde classique tels que Prométhée, Galathée, Hercules, Aphrodite et Europe : une poésie qui jaillit dans la peinture, une peinture qui se déverse dans la poésie. Encore une preuve du fait que l'imaginaire mythologique imprègne incontestablement tous les arts. La même transmédialité est également repérée par STEFANO ROSSO dans les re-sémani-

sations cinématographiques et narratives du duel classique. À la base du typique et captivant duel western serait alors le très ancien paradigme du combat singulier, du même genre que les incontournables duels entre des héros tels qu'Hector, Achille ou Ajax. Par conséquent, dans les films westerns, la tant attendue scène du duel se fait aussi imitation esthétique des gestes physiques de ce duel classique. Tout comme dans les antiques narrations, les héros sont principalement rusés, froids et habiles : des caractéristiques tellement idéalisées qu'elles deviennent immortelles, traversant les arts, le temps et les médias de manière transversale. Dans la même lignée de recherche infra-artistique de la mythologie, UGO PERSI montre à quel point la culture et la mythologie classique grecque a imprégné (et continue d'imprégner) les arts russes à partir de l'époque de Pierre le Grand, et ce à tous les niveaux, de la réinterprétation à l'imitation. A travers un parcours richement accompagné par de nombreuses images, Persi montre que les témoignages de ce lien indissoluble sont sous nos yeux, et qu'au fil des siècles ils ont même intégré le sens d'appartenance culturelle russe.

Plus surprenante s'avère la transplantation du mythe de Prométhée dans la culture chinoise et en général les influences que la mythologie grecque a eu sur cette dernière. SIMONA GALLO rappelle, à ce propos, le débat qui s'est développé en Chine à partir de 1919, portant sur le potentiel esthétique et idéologique du mythe classique, et qui a permis au personnage de Prométhée de s'insinuer dans l'œuvre de plusieurs auteurs chinois, ayant été idéalisé en tant que martyr et révolutionnaire.

Toujours dans le domaine asiatique, CRISTIAN PALLONE montre la re-sémantisation du mythe de Médée dans la littérature japonaise, et plus en particulier dans l'œuvre de Yukio Mishima. Dans son œuvre *La Lionne* de 1948, Médée est transposée dans le Japon post-Seconde Guerre mondiale : ce procédé n'est pas un cas isolé dans les écrits de l'auteur, qui recontextualise souvent des mythes classiques, les mettant en dialogue avec le monde et la culture japonaise.

Dans le domaine arabe, LUCIA AVALLONE fournit une convaincante recherche des mythes ancestraux, retranscrits et réadaptés dans les littératures arabophones. En particulier, son analyse s'attarde sur la très ancienne légende des «sept dormants d'Éphèse», qui a vraisemblablement vu le jour en Grèce antique et qui, au fil des siècles, est devenue de plus en plus populaire, au point d'être intégrée dans le Coran.

Cet ample parcours de contributions est clos par l'éditrice MICHELA GARDINI, qui reconstitue les variations et les réécritures du mythe d'Antigone dans le domaine francophone, tout en montrant leur transmédialité, versatilité et actualité.

Fréquemment exploité en tant qu'icône de la justice, le mythe a connu une longue série de re-sémantisations (artistiques, littéraires et culturelles), qui ont transformé Antigone en un personnage avec toujours plus de facettes, l'acheminant dans l'actualité. Outre la «christianisation» que ce personnage a connu – emblématique à cet égard la réécriture de Marguerite Yourcenar – et l'assimilation à Jeanne d'Arc, notamment avec Jean Anouilh et Henry Bauchau, entre les deux guerres mondiales Antigone est devenue l'emblème de la piété et de la compassion pour les soldats morts au front et pour leur droit à une digne sépulture. Avec cette même acception, le même mythe est revitalisé en 2020, renvoyant ainsi aux tragiques morts causées par la pandémie en cours. Antigone se charge aussi de la douleur qui ravage les personnes qui ont subi un deuil à cause de la Covid, et devient l'emblème d'un monde qui pleure, d'un deuil difficile ainsi qu'une métaphore de la pandémie. S'il est vrai que le monde a changé et n'a donc plus rien à voir avec le monde de la Grèce antique où ce mythe est né, il n'en demeure pas moins vrai que son caractère tragique reste intacte. Nous avons pris ce dernier mythe dans le détail afin de montrer les chemins par lesquels – tout comme beaucoup d'autres – il réussit à traverser le temps sans rien perdre de son message et de son contenu, qui au contraire s'enrichissent au fur et à mesure que les siècles passent. Un procédé qui éternise la narration, qui se transforme, s'adapte, se traduit. Car, finalement, la re-sémantisation du mythe naît au sein même de la traduction. Or il en découle qu'afin de resémantiser un mythe, il ne suffit pas seulement de connaître son intrigue dans les grandes lignes; il ne suffit pas non plus de connaître la seule discipline historique ou linguistique. Il est nécessaire de mettre en jeu une synergie de connaissance et de savoirs qui ne se borne pas purement à des études catégoriques. Il en va de même pour la traduction. Voilà donc le lien qui unit la re-sémantisation d'un mythe et la traduction littéraire : ancestrale, elle aussi, fondamentale, elle aussi, et résumant, elle aussi toute une panoplie de savoirs qui vont bien au-delà de la linguistique.

C'est à partir de cette idée de transversalité des connaissances que se bâtit l'introduction de l'éditeur FABIO SCOTTO à son ouvrage *Traduzioni esemplari e saggi storici sul tradurre dal Romanticismo a oggi*, avant d'interpeller la «pulsion de traduire» souvent mentionnée par Paul Ricœur. Une pulsion qui serait, à son sens, à la base de tout acte traductif, qui pousserait le traducteur à défier l'intraduisible (en pratique, et en théorie), et qui serait au centre de bon nombre d'études théoriques sur le geste traductif. Sur ces fondations se base cet ouvrage qui se compose de dix-neuf contributions et 408 pages, divisibles en deux parties bien

distinguées. Dans la première, les contributions portent principalement sur l'analyse ou la discussion sur l'aspect théorique de la traduction, prenant en exemple des textes critiques fondamentaux, afin de montrer le poids des différentes visions et des différentes conceptions de l'acte traductif. La deuxième partie réunit quant à elle des exemples pratiques de traductions dans plusieurs littératures et des commentaires sur ces derniers, le but commun étant de faire ressortir l'importance capitale du précieux travail critique sur les textes traduits.

MARC DE LAUNAY ouvre le parcours de réflexion théorique en alléguant que la traduction oscille entre interprétation et réécriture, ces deux processus se heurtant pourtant contre des limites qui sont propres aux traducteurs, et qui montrent que, finalement, la réécriture ressemble fortement à l'écriture, et possède les mêmes criticités. Un bon traducteur ne peut tout de même pas se passer de la philosophie, dont le rôle est aussi central lors de cette réflexion théorique, mais également un outil de travail fondamental. À ce propos, FLORENCE LAUTEL-RIBSTEIN signale le besoin d'une réflexion philosophique à quatre temps dont devrait découler le geste de la traduction; la philosophie des «formes symboliques» du suisse Ernst Cassirer, s'avère, selon elle, très précieuse afin de remettre à l'honneur la question de l'apparition du langage, dans l'originel et dans la traduction. Il se trouve aussi que ces philosophies et ces théories traductives aient des connexions et des liens inattendus, comme le montre IRENE WEBER-HENKING qui, par le biais de quelques exemples tirés de la littérature suisse (notamment une recherche menée sur le texte *Robinson suisse* de Johann David Wyss), découvre une surprenante affinité entre la conception goethienne de *Weltliteratur* et la conception contemporaine de *Born-translated literature*. Mais encore, ces idéologies peuvent être cachées ou tout simplement délaissées : MICHELA GARDINI remet en lumière l'idéologie traductive de Remy de Gourmont, négligée durant bon nombre d'années et pourtant à la portée étonnamment révolutionnaire. Dans son article de 1913 «Les Traducteurs», Gourmont ouvre la voie au dialogue entre différentes cultures et littératures; une occasion, à son sens, d'enrichir la langue française la mettant en contact avec d'autres langues et cultures, en contre-tendance par rapport aux traductions principalement ciblistes de l'époque. Également novateur s'avère l'essai «Volgarizzare e tradurre» écrit par Gianfranco Folena en 1973, dont LUCA BANI passe en revue le succès et l'héritage. En particulier, en partant de la conception brunienne de traduction, il met en évidence la difficulté – et en même temps la nécessité – de la traduction en époque médiévale, principalement en tant qu'outil didactique ou de vulgarisation. C'est à un autre célèbre traductologue qu'ELENA AGAZZI consacre sa contribution, et notamment à Peter Szondi

et à son ouvrage critique à propos de la traduction du *Sonnet 105* de Shakespeare réalisée par Paul Celan. Tout en commentant les choix stylistiques et linguistiques de ce dernier, il met en évidence le fait qu'ils éloignent le texte de la fidélité absolue à l'original, menant pourtant à l'idée d'une «poétique de la constance». Si toutefois Szondi prône pour une grande attention au rythme, Antoine Berman, lui, voit en la «traduction de la lettre» une stratégie optimale, bien que très peu exploitée à son avis. Sur son commentaire critique à la (re)traduction du *Paradise Lost* de Milton de la part de Chateaubriand se base la recherche de MONIA MEZZETTI, qui explique les étapes du procès de *littérisation*. Loin d'être une pure copie du texte original *strictu sensu*, ce procédé se fait attention concrète à la polysémie et au sens. Chateaubriand aussi, dans sa propre retraduction, se dit satisfait par son propre choix, se démarquant ainsi des traductions «belles infidèles».

Sur l'importance du rythme en traduction s'attarde aussi Henri Meschonnic, dont la pensée novatrice est résumée par l'éditeur FABIO SCOTTO dans toutes ses infinies nuances. En particulier, des considérations sur ses traductions bibliques sont prises en compte. Dans ce texte sacré, et dans son système massorétique, Meschonnic voit le paradigme de l'inséparabilité de la prose et de la poésie, cette dernière étant strictement liée à l'«organisation du mouvement du langage». Scotto explique la position de l'auteur dans toute sa prégnance poétique, critique et polémique sur la traduction qui – selon le poète français – constituerait un «langage-système» qui implique obligatoirement le rapport à une autre langue et une autre culture. De tels concepts, parfois polémiques mais toujours innovants, continuent d'orienter la pratique traductive.

Une même portée novatrice est typique de la pensée du célèbre traductologue Emilio Mattioli, dont FRANCO NASI trace l'héritage et la méthode néo-phénoménologique qui a guidé ses travaux.

La deuxième série de contributions – portant sur l'aspect «pratique» de la traduction – s'ouvre avec l'analyse de VIVIANA AGOSTINI-OUAFI des traductions dantesques d'André Pézard. Ce dernier, lors de la réédition de la version française de la *Vita Nova* de Dante en 1965, revient sur sa propre traduction de 1953, sur laquelle il opère des changements radicaux, notamment au niveau métrique, expliquant ses choix dans un autocommentaire critique. Il en résulte ainsi une auto-retraduction que Pézard même définit proche du «rêve». Pourtant, c'est un rêve qui peut parfois virer au cauchemar puisque dans certains cas, les traducteurs semblent engager un corps à corps contre le langage, une lutte contre les mots. ANGELA LOCATELLI insiste à raison sur cet aspect «belliqueux» de

la traduction afin de souligner l'existence d'un parallélisme entre traducteur et écrivain qui, lui aussi, est obligé de «lutter» contre les mots avant de les fixer sur papier. Ainsi les bonnes traductions sont, dans sa vision, de véritables travaux d'auteurs, étant donné que ce combat est commun aux deux catégories. À ce propos, elle fournit des exemples de traductions shakespeariennes vers l'italien réalisées par Rina Sara Virgillito, dont elle montre l'efficacité des choix. Si tous les poètes ne sont pas forcément de bons traducteurs, tous les bons traducteurs de poésie peuvent à son sens être considérés de bons poètes. Et pourtant, entre les poètes existent des liens inattendus, voire surprenants. C'est le cas considéré par FRANCESCA GUIDOTTI, qui examine le rapport entre le poète anglais William Blake et le poète italien Giuseppe Ungaretti. Ce dernier, «apatride linguistique», ne se soustrait pas aux difficultés traductives des poèmes de Blake qu'il considère comme de vrais défis. Au contraire, il avoue traduire ces poèmes à cause de ces difficultés et de leur «intraductibilité» présumée, notamment d'un point de vue culturel. Et ce sont justement ces défis qui l'inspirent, et qui pénètrent même dans sa propre poésie. Des défis qui unissent et qui rapprochent des sensibilités différentes, se faisant point de rencontre entre des poétiques distantes. C'est également un défi – quoique de toute autre nature – qu'anime les poètes allemands Nelly Sachs et Paul Celan: «écrire après Auschwitz». En particulier, RAUL CALZONI prend en considération le recueil poétique *Todesfuge*, que l'auteur roumano-allemand a aussi auto-traduit : les choix stylistiques individuels de Celan sont comparés avec ceux des traducteurs italiens du même recueil, un recueil qui défie la limite presque infranchissable de cette «impossibilité d'écrire» avec une sensibilité hors pair.

Un point de rencontre est pourtant toujours nécessaire entre le travail singulier et individuel que revendique le traducteur et la volonté originaire de l'auteur. À ce propos, MARINA BIANCHI met en évidence l'amicale collaboration du poète contemporain espagnol Vicente Aleixandre et de son traducteur italien Dario Puccini, montrant le considérable apport des conseils du premier sur la traduction finale, qui devient ainsi plus fidèle à la sensibilité originaire du poète.

Or la traduction se fait aussi point de contact entre des univers lointains et fenêtre sur des mondes totalement aux antipodes. Tel est le cas, par exemple, de la traduction en latin des *Upanishad*, réalisée en 1801 par le français Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron, dont MASSIMILIANO VAGHI souligne l'importance dans le contexte culturel européen de l'époque, permettant à l'élite française de découvrir les us et coutumes d'une civilisation sur laquelle elle a beaucoup de préjugés, et par rapport à laquelle elle a indéniablement de grandes différences. Des

différences qui malgré tout restent souvent tenaces, s'enracinant jusque dans le tissu traductif : MARTINA CENSI termine le parcours de cette deuxième partie de contributions avec une réflexion sur les concepts de «domestication» et d'«étrangéisation» en traduction, en analysant la traduction française et la traduction italienne du roman *Le pain nu* de Muhammad Sukri. Par le biais de traductions ciblistes (qu'elle appelle aussi «asymétriques»), les traducteurs en question ont la tendance à formater le texte afin de le faire rentrer dans l'univers culturel qui le reçoit, le rendant ainsi plus «acceptable».

Dans une catégorie presque à part, on pourrait intégrer les contributions d'EVGENIJ SOLONOVIČ, GABRIELE MORELLI et PIETRO TARAVACCI : des auto-commentaires à leurs propres traductions italiennes à partir de l'espagnol (dans le cas des derniers) et des traductions russes à partir de l'italien (dans le cas du dernier).

Solonovič ouvre sa contribution en traçant un surprenant parallélisme entre le poète italien Giuseppe Gioacchino Belli (qu'il a traduit en russe) et le poète russe Nikolaj Gogol'. Ces deux types de poésie, si différents et temporellement lointains, ont en commun la critique du pouvoir : dans le cas de Belli, celui du souverain pontife dans les États Pontificaux, et dans le cas de Gogol', celui du PCUS d'après-guerre. La traduction du langage de Belli en russe, réalisée par Solonovič, et dont il commente ses propres choix, lui a ainsi permis de rapprocher davantage ces deux poètes.

Morelli, lui, donne raison de ses choix lors de la traduction du *Cancionero y romancero de ausencias* du poète espagnol Miguel Hernández, dans un souci de fidélité la plus stricte qui puisse garder intactes les caractéristiques typiques de la «poesía cancioneril». Et enfin, c'est à partir de sa traduction du recueil poétique *Caleidoscopio* de José María Micó que Taravacci développe son autocommentaire. Relatant de son expérience personnelle, il se dit persuadé par la nécessité d'une entraide entre auteurs et traducteurs : une collaboration précieuse, dont chaque traducteur devrait pouvoir profiter afin d'en tirer de précieux conseils et de rendre le texte le plus proche possible de la sensibilité des auteurs.

La très vaste trame que forment les contributions dans les deux ouvrages – dont nous avons essayé de donner une vue d'ensemble – se tisse à partir de différentes littératures, différentes connaissances et différents savoirs, et cependant constitue un point de départ incontournable pour toute étude ayant pour objet l'influence des mythes en littératures ou la traductologie, ainsi qu'une source d'inspiration pour quiconque s'approche de ces deux mondes si complexes et fascinants à la fois.

Or ce qui résulte de ces nombreuses contributions est une forte corrélation entre ces deux pratiques, puisque toutes les deux répondent au besoin immuable de l'homme de se comprendre, en arrivant à l'essence même. Il en découle que si ces deux pratiques ont su traverser les millénaires, c'est parce qu'elles constituent un pont entre cultures, langues, sensibilités et connaissances. Des ponts qui ont su unir les peuples, et qui ont leurs fondations et leur point de contact au sein de la légendaire et incontournable image de la Tour de Babel. Babel est l'emblème de la traduction, Babel est un mythe, Babel est le cœur et la métaphore de la compréhension humaine. Voilà une image qui nous semble saisir de manière assez marquante les rapports entre ces deux pratiques qui ne cessent de nous interpeller, ainsi que l'intérêt même de ces deux ouvrages contribuant à la construction de cette tour qui constitue leur point de départ et leur point d'arrivée.

**AMEDEO GALBUSERA**

Università degli Studi di Bergamo

a.galbusera1@studenti.unibg.it

ORCID code: 0000-0003-3295-9809